

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

OU L'AUTEUR FAIT ASSISTER LE LECTEUR A UNE PARADE AUX  
FLAMBAUX DE TABACIN.

— Je vois Diane, dit-elle ; quel bonheur de la retrouver

— Soit, Jeanne, bien que je ne sache point comment je...  
— Oui, interrompit-elle vivement, vous êtes toujours écrieux avec elle ; vous lui parlez à peine,  
— M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem vous aurait-elle ?...  
— Elle ! la pauvre chère enfant, se plaindre de vous ! Oh ! jamais, mon ami, au contraire, elle ne parle de vous quo pour



Sauvez-moi, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, sauvez-moi, mon bon seigneur !

après une aussi longue absence ; voyez, Olivier, elle donne la main à Georges ! Oh ! comme elle sait bien que la vue de mon fils me paiera amplement de toutes mes inquiétudes ! Qu'elle est bonne ! et que je l'aime ! Vous l'aimez aussi vous, n'est-ce pas, Olivier !

— Moi ! s'écria-t-il en tressaillant ; mais se remettant aussitôt : Sans doute, Jeanne, ajouta-t-il en détournant les yeux avec froideur.

— Je vous trouve bien sévère pour Diane, Olivier ; songez que la pauvre enfant est orpheline, sans fortune ; qu'elle n'a que nous ; soyez bon pour elle, je vous en prie.

en faire le plus pompeux éloge ; elle vous aime bien, allez !

— Trop ! peut-être, murmura-t-il à part lui.

Et cédant comme malgré lui à un sentiment indéfinissable, il pourssa son cheval en avant et traversa le pont-levis au grand trot.

La comtesse le suivit du regard avec étonnement, puis sans doute, croyant comprendre, elle sourit et se hâta de rejoindre son mari.

M<sup>lle</sup> Diane de Saint-Hyrem, conduisant par la main un charmant chérubin blond et rose, s'était avancée à la rencontre des arrivants ; mais elle se rejeta vivement en arrière pour ne

pas être renversés par le comte, qui ne parvenait qu'à grand-peine à maîtriser sa monture.

— Eh ! là, monsieur le comte ! s'écria-t-elle avec un sourire railleur en le regardant bien en face, contro qui donc chargez-vous ainsi ? Est-ce contro Georges ou contro moi ?

— Excusez-moi, mademoiselle, répondit le comte, honteux d'avoir cédé à un mouvement de colère ridicule. La faute n'est pas à moi, mais à mon cheval.

La jeune fille haussa les épaules, éclata d'un rire cristallin dont les notes railleuses lui résonnèrent désagréablement aux oreilles et lui tourna le dos sans façon.

En ce moment, Jeanne du Luo entra dans la cour.

Diane souleva l'enfant dans ses bras, et, le plaçant dans les mains de la comtesse :

— Bonjour, Jeanne, lui dit-elle. Georges, embrasse ta mère pour moi, mon mignon.

La comtesse ne s'en fit pas faute ; elle dévora littéralement le bûbin de ces chaudes caresses qui sont la vie des enfants, et, se penchant vers Diane qui lui tendit son front sur lequel elle imprima un baiser :

— Tu ne me grondes pas, Diane, lui dit-elle les yeux pleins de larmes ; tu es bonne comme toujours ; merci, merci !

— Pourquoi me remercier, Jeanne, ne suis-je pas ta sœur ?

— Oh ! oui, tu es ma sœur, ma sœur chérie !

— Eh bien ! quoi de plus simple alors ? ton étonnement est presque une injure pour moi.

— Hou ! mauvaise tête, tu ne changeras donc jamais ?

— Je suis ainsi faite ; il faut me prendre comme je suis ou y renoncer.

— Que dis-tu donc là, méchante ? fit-elle d'un ton de reproche. Voulez-vous me demander pardon tout de suite !

Diane sourit.

— C'est vrai ! dit-elle, pardonne-moi, ma Jeanne, j'ai tort.

— Allons, la paix est faite, tant mieux ! donne-moi ton bras et entrons.

Tout en échangeant ces paroles avec son amie, la comtesse avait mis pied à terre.

Diane lui tendit son bras ; elle montèrent le perron, précédées par Georges qui lutinait son père de toutes les façons et faisait retentir la cour de ses joyeux éclats de rire.

— Que s'est il donc passé ? demanda Diane à voix basse à son amie, ton mari semble être de mauvaise humeur ;

— Lui ? s'écria la comtesse avec surprise. Je ne l'ai jamais vu d'humeur si charmante au contraire ; nous n'avons cessé de rire et de plaisanter pendant toute la route.

— C'est extraordinaire ; alors je me serai trompée, ou plutôt, c'est ma vue qui lui aura sans doute été désagréable ?

— Oh ! peux-tu supposer pareille chose !

— Dame ! écoute donc, chérie, ton mari est un peu sauvage ; peut-être sans le savoir, et surtout sans le vouloir, lui ai-je fait peur ?

— Méchante !

— Non pas, mais je t'avoue qu'il est souvent fort maussade, monsieur ton mari.

— Tu trouves ? moi pas.

— Je comprends cela, ma chérie, mais tu me permettras d'être d'un avis contraire ?

— Je ne te comprends pas.

— C'est cependant bien simple, ce monsieur ne voit que toi, n'entend que toi ; pour lui le reste du genre humain ne semble pas exister.

Jeanne la regarda avec étonnement.

Diane comprit qu'elle avait faite une faute en éveillant presque un soupçon chez son amie ; elle se mordit les lèvres, et continua de l'air le plus candide qu'elle pût affecter :

— Dame ! ce n'est pas amusant pour moi, conviens-en, ma chérie. Ce monsieur, sous prétexte qu'il m'a connue toute petite, se figure que je suis toujours une enfant ; il me traite absolument comme si je n'avais que dix ans. Je te répète que cela est fort désagréable. De quoi ai-je l'air, moi ?

— D'une bambine, lorsque tu parles ainsi, mignonne, répondit en riant la comtesse. Mon mari t'aime beaucoup au contraire.

— Il te l'a dit ? s'écria-t-elle vivement.

— Certainement, tout à l'heure encore il m'a assuré qu'il avait pour toi l'affection d'un frère pour une sœur chérie.

— Ah fit-elle, d'un ton singulier, avec un méchant sourire.

La conversation en resta là,

Le soir, au souper, nos trois personnages se trouvèrent réunis au haut bout de la table commune.

La conversation fut gaie, enjouée même et se prolongea assez tard.

Le lendemain, après déjeuner, le comte annonça son départ pour le soir.

Puis il s'enferma avec sa femme ; ils eurent une conversation particulière qui se prolongea jusque vers deux heures de l'après-midi.

Diane de Saint-Hyrem assista à cette conversation sans y prendre part, même sans en entendre un mot ; assise dans l'embrasure d'une fenêtre, elle brodait au plumetis pendant qu'à l'autre extrémité de la pièce le comte et la comtesse causaient à voix basse.

Aussitôt après le souper, c'est-à-dire vers huit heures du soir, le comte donna l'ordre de seller Roland.

Le moment du départ était arrivé.

La comtesse était pâle ; ses yeux rougis montraient qu'elle avait pleuré. Pourtant elle faisait bonne contenance.

Georges fut amené ; son père l'embrassa avec un serrement de cœur dont il ne put se rendre compte.

Diane de Saint-Hyrem assistait froide et indifférente en apparence à cette scène.

Le comte se leva ; tout le monde le suivit.

Au bas du perron, Roland piaffait, tenu en bride par un laquais ; Michel Ferré se tenait immobile et droit comme un reître sur un second cheval.

Olivier embrassa une dernière fois sa femme, salua la jeune fille et se mit en selle.

— Adieu, dit-il, adieux à tous, et bonne santé !

Il se lança. Au premier pas, le cheval broncha ; si le comte ne l'avait pas vivement ramené, il serait tombé.

— Un Romain reculerait, dit Diane d'une voix mordante.

— Je suis Français et gentilhomme, répondit-il avec amertume ; je ne crois pas aux présages, et je boute en avant !

Il enfonce les éperons : le cheval bondit sur lui-même et partit ventre à terre.

Michel suivit plus posément, se demandant à part lui quelle mouche avait subitement piqué son seigneur.

## IX

## CE QUE C'ÉTAIT QUÉ MAHOM ET COMMENT IL ENTRA AU SERVICE DE DIANE DE SAINT-HYREM

Nous laisserons, quant à présent, le comte Olivier du Luo continuer tranquillement son voyage vers Paris, où il entra sans malencontre et où nous ne tarderons pas à le retrouver; et nous dirons en peu de mots ce qu'avait fait mademoiselle Diane de Saint-Hyrem pendant les quatre jours que le comte était demeuré près de sa femme au château de Barbantano.

Ces quatre jours, la jeune fille les avait activement, sinon honnêtement employés.

Elle avait à son service, ou plutôt son frère lui avait donné en qualité de page et de serviteur de confiance un individu qui, par sa méchanceté, sa malice, sa rouerie diabolique, faisait littéralement le désespoir des autres serviteurs du château, et sur le compte duquel il est nécessaire que nous nous étendions un peu.

Quelques années auparavant, le comte Jacques de Saint-Hyrem, — les Saint-Hyrem étaient de vieille race, — revenait d'un assez long voyage en Italie, entrepris à la suite d'une partie de « quinterote » dont son honneur n'était pas sorti d'une blancheur immaculée.

Pris en flagrant délit de tromperie au jeu, il n'avait rien trouvé autre chose à répondre à son adversaire qui l'accusait nettement de tricher que ces mots :

— C'est fort possible, mais je trouve très-mauvais qu'on m'en fasse l'observation.

Là-dessus, il avait jeté les cartes au nez de son adversaire qui avait dégainé.

Le comte l'avait tué raide.

Mais, comme le seigneur était bien en cour, qu'il portait un des grands noms de la noblesse, ce duel avait fait un tapage effroyable; le comte n'avait eu d'autre ressource que d'aller se promener en Italie, afin de laisser au temps le soin d'assoupir l'affaire.

Ceci s'était passé quelques mois à peine après l'assassinat du roi Henri IV.

Le comte avait alors vingt-deux ans environ; il revenait donc d'Italie où il était demeuré près d'une année.

Un soir, après une longue traite, il arriva à un misérable village situé à deux lieues au plus de Pignerol.

Jacques de Saint-Hyrem aurait certes préféré atteindre la ville; mais la nuit était venue, la pluie commençait à tomber, son cheval, surmené depuis quelques jours, ne marchait plus qu'avec une difficulté extrême; force lui fut donc de s'arrêter dans une méchante auberge ressemblant plutôt à un coupe-gorge qu'à une honnête hôtellerie.

Mais le comte n'était pas timide, au contraire, sa résolution prise, il pénétra bravement dans l'auberge, où, contre son attente, il fut parfaitement reçu et servi avec un soin, une délicatesse qui changèrent aussitôt ses premières appréhensions en la joie la plus vive.

Cependant, il ne se laissa pas tromper par ces belles et séduisantes apparences; en homme expérimenté des choses de ce monde, il redoubla de prudence.

Bien lui prit, ainsi qu'il le reconnut plus tard.

L'auberge était pleine de voyageurs de toutes sortes, de toutes tournures; mais tous, sans exception, avaient des mines patibulaires peu faites pour attirer la confiance.

Une troupe assez nombreuse de Bohémiens de tous âges et de tous sexes campait, partie dans la grange de l'hôtellerie, partie sur la route même, groupée autour de grands feux et semblant fort peu se soucier du froid et de la pluie.

Ces gens avaient poursuivi le comte de leurs regards louches, lorsqu'il était passé au milieu d'eux pour entrer dans l'auberge; celui-ci avait feint de ne rien remarquer; il avait été tranquillement s'asseoir à une table, après avoir confié son cheval à un domestique.

Les deux premières heures furent assez calmes,

Le comte avait grand-faim; le dîner qu'on lui avait servi était excellent, il mangea de bon appétit, de l'air le plus indifférent du monde, bien qu'à plusieurs reprises, certains individus fussent venus rôder autour de sa table. Mais comme ils ne lui avaient pas adressé la parole, quo rien ne prouvait en comme qu'ils eussent l'intention de lui chercher une mauvaise querelle, il avait fini par ne plus attacher d'importance à ces allées et venues, se croyant certain que tout se passerait paisiblement.

Il se trompait.

L'hôtesse, jeune femme vive, alerte, l'œil émerillonné, veillait avec sollicitude à lui servir tout ce qu'il pouvait désirer; en même temps qu'elle s'occupait d'un autre voyageur, aux traits énergiques, à la mine résolu, à l'apparence athlétique qui, arrivé quelques instants avant le comte, était assis à une table en face de lui, et mangeait avec un entrain qui faisait plaisir à voir.

Les deux voyageurs, sans s'être adressé la parole, avaient cependant échangé entre eux de ces regards qui veulent clairement dire dans tous les langues :

— Nous sommes dans une caverno : au besoin, je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi.

L'hôtesse venait de déposer un flacon de vin, soit-disant de Monte-Falcone, sur la table du voyageur inconnu, auquel elle avait murmuré quelques mots à voix basse à l'oreille; puis, elle s'était approchée de la table du comte, avait enlevé quelques tranchoirs, et, sans paraître s'adresser à lui, elle avait dit, entre haut et bas :

— Prenez garde!

L'avis était clair, direct, il n'y avait pas à s'y méprendre.

Le comte jeta à la dérobée un regard sur son voisin de table. Il remarqua que celui-ci, sans affectation, resserrait le ceinturon de sa rapière, dont précédemment, pour plus de commodité, sans doute, il avait relâché la boucle. Il en fit aussitôt autant, tout en continuant en apparence à demeurer complètement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Soudain, comme s'ils eussent obéi à un signal, les Bohémiens firent irruption dans la salle; cela si brusquement que cette salle, cependant assez vaste, fut remplie en moins de cinq minutes, d'une troupe en haillons, bigarée, hurlante, hideuse, repoussante sous tous les aspects; hommes, femmes, enfants, vieillards se ruaient sur la porte, trop étroite pour leur donner passage, comme s'ils allaient à une curée certaine.

Par un mouvement machinal, instinctif pour ainsi dire, le comte et l'inconnu enlevèrent en même temps leurs tables respectives sans cependant s'être dit un mot et les joignirent au comptoir; ils amoncelèrent dessus et derrière les bancs, les chaises et les autres tables dont, en cet instant de presse, ils parvinrent à s'emparer, formèrent avec une rapidité que, seule, la vue du danger pouvait leur inspirer, une formidable barricade qui tenait un angle de la salle et derrière laquelle se trouvait une porte communiquant avec l'intérieur de l'hôtellerie et qui, au besoin, pouvait protéger leur retraite.

Le comte avait sa rapière, sa dague et deux longs pistolets passés à la ceinture, l'inconnu avait de plus une carabine courte, à canon de cuivre orné ressemblant fort à un « Pétrinal. »

Il pouvaient faire une vigoureuse résistance, d'autant plus vigoureuse, que l'hôte, averti par les cris de terreur de sa femme accourut, suivi de ses cinq garçons, armés comme lui de mousquets, de sabres et de poignards.

Cet hôte était un vieux coureur de grandes routes dont la contrebande formait le plus clair des bénéfices de sa maison et qui, depuis longtemps habitués aux coups de main, n'était pas homme à s'effrayer pour si peu.

— Bien ! s'écria-t-il joyeusement en apparaissant, nous allons rire si, bien entendu, vous êtes avec nous, mes gentilhommes ?

— Cordieu ! dit l'étranger, notre peau est en jeu, il me semble ?

— Les vôtres et la mienne, mais ils sont beaucoup !

— Tant mieux, dit gaiement le comte, nous en tuons davantage.

— Bien parlé, mon gentilhomme, mais *corpo di Bacco !* nous ne sommes pas aussi bas que ces drôles le supposent ; il s'agit de tenir bravement une demi-heure, voilà tout !

— Nous tiendrons une heure, dit l'inconnu, qui changeait l'amorce de ses pistolets.

— C'est plus qu'il ne faut ; Térésina, dit l'hôte à sa femme, ou ne te remarquera pas dans la bagarre, va là-bas et avertis Bomba de ce qui se passe.

— Oh ! c'est vrai ! s'écria-t-elle joyeusement.

— Bon ! tu m'as compris, cours, ma gazelle, et n'effeuilles pas de marguerites sur ta route.

La jeune femme avait disparu.

— Maintenant, reprit l'hôte, ouvrons l'œil, messieurs, cela va chauffer ; nous sommes huit, tous braves et résolus. Ces chers amis vont denser une bien agréable sarabande.

L'époque dont nous essayons d'esquisser faiblement quelques côtés intéressants était une ère de dissolution générale.

Le moyen-âge s'engloutissait dans le gouffre sans fond du passé ; l'âge moderne était en gestation de l'avenir, si gonflé de brillantes promesses dont bien peu, hélas ! se sont réalisées jusqu'à ce jour.

La mort du roi Henri IV, les troubles qui avait immédiatement suivi cette mort, avait pour ainsi dire ouvert nos frontières à tous les déclassés de la vieille Europe, qui semblaient s'être donnés le mot pour se ruier de toutes parts, tous à la fois, sur notre malheureux pays comme sur une proie certaine. De là ces troupes innombrables de bandits qui inondaient nos frontières et les pillaient sans vergogne.

Ceux qui, en ce moment, se préparaient à assaillir les gentilshommes, étaient une tribu de Bohémiens nomades, venus on ne savait d'où, mais dont l'objectif était la France.

Ils avaient traversé la plus grande partie de l'Europe, vivant de vols, de pillages, de rapines, faisant place nette sur leur route, échappant à la vindicte publique, soit à cause de leur audace, de leur nombre, ou bien plutôt par la terreur qu'ils inspi- raient aux paisibles populations, qu'ils rançonnaient sans merci,

La tribu se composait d'environ deux cent cinquante individus tout compris, hommes, femmes, enfants et vieillards ; ils en avaient semé au moins autant le long de la route sanglante qu'ils avaient suivie ; car, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la France, ils trouvaient les populations plus rétives, plus disposées à défendre leur bien ; alors il y avait des combats, dont la plupart du temps les bohémiens ne se tiraient que par la fuite.

Aussi avaient-ils inauguré un autre système ; il avaient emprunté l'apparence de gens paisibles, s'étaient improvisés chaudierniers, maquignons, tireurs de cartes, discours du bon aventure, quo sais-je encore ? une foule de métiers plus impossibles les uns que les autres.

À leur arrivée dans le village, ils n'avaient aucunement l'intention de tenter un coup de main ; ils s'étaient installés le plus paisiblement du monde à leur bivouac.

Il y avait bien eu quelques poules volées ; quelques moutons égorgés ; mais cela n'était que des peccadilles pour lesquelles l'impunité était assurée d'avance.

La pensée de l'attaque qu'ils se proposaient maintenant ne leur était venue que plus tard, à la vue de deux gentilshommes, sur la croupe des chevaux desquels étaient attachées de lourdes valises, et qu'ils avaient vus s'arrêter si imprudemment dans l'auberge.

Leur avarice, toujours en éveil, avait été singulièrement excités par cette vue si alléchante. L'idée de voler les gentilshommes avait subitement traversé leur cerveau, alors ils s'étaient consultés.

Or, pour des larrons de cette force, entre la pensée d'un tel projet et l'exécution, il n'y avait qu'un pas ; ce pas fut bientôt franchi, d'autant plus rapidement que leur nombre les rassurait ; qu'ils n'avaient, en résumé, affaire qu'à deux hommes isolés, dont la résistance ne pouvait être bien redoutable.

Mais c'est bien véritablement le cas de dire ici qu'ils avaient compté sans leur hôte, car celui-ci s'était, au premier mot, jeté dans la bagarre avec ses garçons, tous résolus contrebandiers pour lesquels un combat était une fête.

Ce qui fit que, au lieu de se trouver en face de deux hommes seulement, ils en virent huit devant eux.

Cette augmentation de forces n'était pas considérable, comparée à celles dont ils disposaient. Cependant cela leur donna sérieusement à réfléchir.

Les bohémiens sont surtout voleurs ; nul ne les égale pour les ruses et les finesses du susdit métier ; mais ils ne sont pas braves, tant s'en faut ! ils n'aiment pas à en venir aux coups, parce qu'ils risquent, non-seulement d'attraper des horions, chose fort désagréable, mais encore de perdre le butin qu'ils convoitent, ce qui est bien plus déplaisant.

Avant donc d'engager l'action, ils résolurent d'employer les moyens de douceur et de parlementer.

Celui d'entre eux qu'ils choisirent pour remplir le rôle de parlementaire était un grand drôle, un peu voûté, à mine de furet, au nez en forme de trompe, aux yeux ronds, à la barbe en pointe, dont les cheveux, avaient la blancheur argentée de la neige ; il devait être un des patriarches de la tribu.

Le drôle fit quelques pas en avant, en esquissant sur ses lèvres minces un sourire rusé.

Un silence profond se fit aussitôt dans la salle.

— Que voulez-vous ? demanda l'hôte qui, en sa qualité de maître de la maison, avait pris le commandement de la citadelle improvisée.

— Parlementer, répondit-il avec un profond salut.

— Allons donc, répondit l'hôte avec ironie, est-ce ainsi qu'on agit avec des gens paisibles ? Vous croyez-vous par hasard en pays sauvage pour assaillir ma demeure ?

— Ce n'est pas à vous que nous avons affaire, mon digne hôte, reprit le bohémien d'une voix mielleuse ; nous vous aimons et nous vous respectons ; notre intention n'est pas de vous porter préjudice.

Pourquoi, s'il en est ainsi, avez-vous fait irruption chez moi, comme une troupe de loups enragés ?

— Vous commettez une erreur, mon digne hôte, nos intentions sont bonnes, je vous le répète, à votre égard du moins. Retirez-vous avec vos serviteurs ; vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Que voulez-vous, en définitive ? reprit l'hôte, qui, avant tout, voulait gagner du temps.

— Ce que nous voulons ? causer avec ces deux illustres gentilshommes étrangers.

— Ces gentilshommes, illustres ou non, s'abritent sous mon toit ; ils sont sous ma sauvegarde.

— Mauvais raisonnement, mon digne hôte, vous vous perdrez sans réussir à les sauver, comptez combien vous êtes, combien nous sommes ? vous reconnaîtrez la justesse de mes paroles.

— Je n'ai pas à entrer dans ces détails ; en une fois comme en mille, je vous somme de décamper au plus vite.

— Prenez garde, mon digne hôte.

— Prenez garde vous-même ; ne m'échauffez pas davantage les oreilles, sinon il vous en cuira, je vous en avertis.

— Une menace n'est pas une réponse. Voulez-vous, oui ou non, nous livrer ces deux étrangers ?

— Non, mille fois non ! D'ailleurs que prétendez-vous en faire ?

— Ceci est une question qui ne regarde qu'eux et nous.

— Allons ! assez parlementé comme cela, drôle, s'écria le comte ; décampe vite ou sinon je te tue comme un chien.

Le parlementaire assez peu rassuré jeta un regard craintif sur la barricade.

— C'est votre dernier mot ? demanda-t-il.

— Oui !

— Eh bien alors que votre sang retombe sur votre tête ! s'écria-t-il en se rejetant en arrière.

— Et sur la tienne, corbicux ! s'écria l'inconnu.

Il ajusta son petrin, fit feu ; le digne patriarche tomba comme un sac ; il était mort.

Derrière lui, plusieurs bohémiens furent plus ou moins grièvement blessés.

Toute la tribu poussa un hurlement de rage et se rua désespérément contre la barricade.

Elle fut accueillie par un feu bien nourri.

Les bohémiens, à cause de leur nombre même se nuisaient les uns aux autres ; de plus, ils présentaient une large surface dans laquelle il était facile de faire brèche, tandis que leurs adversaires, bien abrités derrière les meubles entassés, étaient presque invisibles et tiraient à coup sûr.

Il y eut quelques minutes d'une mêlée terrible ; puis, tout à coup, les bohémiens reculèrent en frémissant de rage.

Ils avaient perdu plus de vingt des leurs, qui gisaient sans vie sur le sol.

L'assaut avait été bravement tenté, bravement repoussé.

Cependant la honte et la colère readirent le courage aux assaillants et leur donnèrent du cœur.

Être ainsi tenus en échec par huit hommes seulement, cela ne pouvait durer.

Ils tentèrent une nouvelle attaque, mieux combinée, surtout mieux conduite que la première. Aussi, cette fois, le choc fut plus rude.

Il y eut un combat corps à corps, soutenu vaillamment des deux parts.

Cependant, à bout de forces, les bohémiens furent contraints de reculer en désordre.

Alors, d'un revers de main, l'inconnu ouvrit un large passage dans la barricade, brandit sa rapière, et se rua au dehors en criant d'une voix forte :

— En avant, cordieu !

Ses compagnons le suivirent bravement en répétant le même cri ; tous se précipitèrent, l'épée haute, sur les bohémiens.

Le combat prit alors des proportions gigantesques ; ce fut une lutte horrible, une boucherie sans nom.

Ces misérables, épouvantés, effarés de tant d'audace, ne se défendaient que mollement, essayant de fuir et d'échapper ainsi aux coups terribles qui pleuvaient dru comme grêle sur eux.

Leurs ennemis semblaient se multiplier, tant il y avait d'ensemble dans leurs mouvements, tant ils faisaient une rude besogne.

Les bohémiens, reconnaissant enfin le guépier dans lequel ils s'étaient ainsi jetés, de gaieté de cœur, ne songèrent plus qu'à gagner au pied ; mais la fuite elle-même était devenue impossible.

Portes et fenêtres étaient obstruées par les femmes, les enfants, les vieillards qui se bousculaient et se déchiraient en hurlant à qui passerait les premiers.

Tout à coup une fusillade bien nourrie éclata au dehors, se suivant sans interruption ; les bohémiens étaient pris entre deux feux.

Le désespoir des bandits devint de la folie : l'excès du danger leur rendit une lueur de courage ; le combat recommença plus terrible, plus acharné.

— Hardi ! cria l'hôte, à moi Bamba ! à moi !

— J'arrive, compère, répondit du dehors une voix railleuse

La lutte dura pendant quelques minutes encore.

Tout à coup elle cessa.

Les bohémiens étaient exterminés. De toute la tribu, quelques individus à peine fuyaient, affolés de terreur, courant à travers champs et rivières, les autres gisaient pêle-mêle, comme les blés mûrs fauchés par le moissonneur, qui dans la salle de l'auberge, qui sur le chemin.

Bomba, le compère de l'hôte, fit une entrée triomphale dans l'hôtellerie, à la tête de trente contrebandiers, dont la vigoureuse intervention avait décidé la victoire.

Le premier soin des vainqueurs, qui ne voulaient pas s'en barrasser de prisonniers, fut de se pencher sur les corps gisants à terre et de brûler consciencieusement la cervelle à ceux qui donnaient encore quelques signes de vie.

— Plus on en tuera, moins il en restera, disait philosophiquement Bomba, l'homme logique par excellence, en se livrant à cette implacable besogne, digne d'un tigre ou d'un boucher.

Le comte, dont le cœur, qui cependant n'était pas tendre, se soulevait malgré lui, avait hâte de sortir de ce hideux charnier. En enjambant par-dessus les cadavres, il se sentit tout à coup retenu par son pourpoint ; il se retourna.

Un jeune homme, presque un enfant, âgé de seize ans à peine, pâle comme un suaire, les yeux pleins de larmes, lui dit d'une voix déchirante :

— Sauvez-moi, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, sauvez-moi, mon bon seigneur !

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 51.)

Les personnes qui ont souscrites au FEUILLETON pour l'année courante et qui n'ont pas encore payé leur abonnement, voudront bien se rappeler que, le mois de mars expiré, les conditions posées au commencement de l'année seront strictement mises en force. Voyez ces conditions sur la dernière page.

## LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

## CHAPITRE V.

LE PROCÈS DE VÉRA — (Suite.)

Tarakanof connaissait la Sibérienne mieux qu'elle ne le croyait, et savait la valeur d'une auxiliaire aussi fortement trappée; et se leva donc, tendit la main à la farouche nihiliste, et, avant de répondre, alla donner un tour de clef à la porte de son cabinet, puis revenant, il la fit asseoir près de lui.

— Tu as raison, sœur, dit-il alors, le concours des patriotes, vraiment amoureux de la liberté et prêts à se sacrifier pour son triomphe, est indispensable, nos ennemis sont nombreux, ils ont la force, ils ont l'argent; pour lutter contre eux ayons la ruse et le courage; voyons pour l'acquiescement de Véra, que m'apportes-tu?

— Ce qui à mes yeux a le plus de puissance sur les suppôts du despotisme, dit-elle: de l'argent pour acheter les cupides, des menaces pour effrayer les poltrons.

— Bravo! s'écria Tarakanof; notre caisse commence à s'épuiser, et tu arrives à propos, quant aux menaces, nous en avons bonne provision.

— Il s'agit de les faire parvenir à leur adresse, répliqua Nadiège, et peut-être, pour cela, puis-je t'indiquer un agent d'une audace et d'une habileté incroyables.

— Son nom?

— Je ne le savais pas, il y a trois jours, lorsqu'en revenant de Moscou, je le vis pour la première fois opérer à une station, mais j'avais gardé son signalement dans ma mémoire, un étudiant, petit, pâle, actif, avec une cicatrice au-dessus de l'œil droit; depuis je l'ai rencontré le jour de la bénédiction des eaux, chez Vassilief, il s'appelle ..

— Inutile que tu me le nommes, le signalement suffit, je vais te le présenter, fit le juge en écartant un rideau placé derrière le bureau, regarde, n'est-ce pas lui?

— Terre et liberté, salut, sœur, fit l'étudiant en s'avancant vers elle; merci, pour la bonne opinion que tu as de moi, les menaces arriveront à leur adresse, comme tu le désires.

Nadiège avait pour principe de ne s'étonner de rien.

— Comment t'y prendras-tu? dit-elle au jeune homme, avec le même calme que si elle eut continué une conversation commencée.

Gabriel Grégorovitch la regarda avec admiration.

— Qu'importe, répondit l'étudiant, pourvu qu'elles arrivent, le reste est mon secret; seulement notre imprimerie est trop mal outillée: pour me fournir les placards nécessaires, il m'en faut des milliers.

— Une seconde imprimerie y suppléera. Où veut-tu que les paquets te soient remis?

— Sur différents points de la ville, à notre phalanstère, derrière le Gastinof dvor, sur la barque prise dans la glace près du quai de l'Amirauté, chez Vassilief, au quartier de la Douane, mais le nombre ne suffit pas, il nous faut la variété.

— Tu en auras de vingt espèces.

— Et la qualité?

— Toutes respirent le patriotisme le plus pur, cela va sans dire, interrompit le juge.

— Ce n'est pas ce que je veux dire; pour que la distribution se fasse rapidement, il est nécessaire que les proclamations et les placards destinés à être affichés soient préparés d'avance et gommés comme les timbres-postes, et que sept ou huit mille proclamations imprimées sur le papier le plus fin possible; quant aux lettres de menaces, les adresses seront écrites à l'avance, sur enveloppes affranchies, et jetées à la poste à différents bureaux. Les agents du gouvernement porteront ainsi à domicile la 1<sup>re</sup> série avant que la police ait eu l'éveil.

— Es-tu sûr de tes escouades, demanda Tarakanof?

— Toutes sont prêtes d'après tes instructions. Nous avons cent hommes, ne se connaissant pas les uns les autres, et n'ayant de rapports qu'avec leurs dix chefs qui ne connaissent que moi.

— Bien, fit le juge, les paysans joueront aussi leur rôle, les émissaires sont chargés de leur présenter l'acquiescement de Véra comme un tour joué seulement à la police qu'ils détestent.

La conversation dura une heure encore; il était nécessaire de s'entendre sur une foule de détails.

Nadiège allait se retirer, en même temps, que l'étudiant, Tarakanof la retint.

— A ce soir, fit le jeune homme en sortant.

— C'est un garçon résolu, remarqua la Sibérienne.

— Un bon instrument pour un coup de main, répondit le juge, mais un de ces instruments qu'il faut, hâter tôt ou tard, parce qu'ils deviennent incommodes; il a du courage, mais pas de suite dans les idées; ces gens-là servent à faire une révolution, ils seraient nuisibles dans les conseils: les rêveurs et les turbulents ne sont pas de vrais révolutionnaires.

— Il leur manque une qualité essentielle, répliqua la Sibérienne d'une voix sombre: le besoin de se venger.

— Tu as dit le mot, sœur, reprit Tarakanof, ils conspirent par vanité, par genre, par jeunesse, par amour du changement, par enthousiasme irréflecti; le vrai révolutionnaire n'obéit qu'à un but; la haine qui se venge, la haine qui ne pardonne jamais. Toi et moi nous sommes de ces derniers, nous haïssons la société, nous voulons sa ruine, nous haïssons Dieu, nous haïssons le tzar, nous haïssons la Russie, notre bonheur sera sa ruine, serait la ruine de l'univers; il y a longtemps que je t'étudie et que je te connais, nous sommes faits pour nous entendre, moi qui ne crois à rien, je crois à toi, ai-je tort?

Nadiège s'était relevée frémissante, les yeux étincelants.

— Enfin, dit-elle, j'ai rencontré un homme qui me comprend, qui hait comme moi, qui veut se venger comme moi, qu'aucun obstacle n'arrêtera, que rien de ce que le vulgaire appelle crime ne fera reculer; combattons ensemble, unissons nos efforts pour que « Nihil » ne soit pas un vain mot; mort à tout ce qui existe!

Elle retomba affaissée et comme épuisée sur sa chaise.

Derrière la porte, la voix de la vieille se fit entendre!

— Un gendarme, votre haute noblesse.

Il étreignit la main de la Sibérienne, se pencha vers elle et dit.

— De main, à Vassili-Ostrov, à cinq heures, à l'ancienne fonderie abandonnée, viens frapper deux coups, puis un, et à celui qui viendra t'ouvrir, réponds: « Nubius, j'ai à te parler; mais que ton ombre même ne connaisse pas ce rendez-vous, » au revoir. puis, rajustant ses lunettes et de sa voix la plus naturelle, il répondit: fais entrer.

En sortant du cabinet du juge impérial, la plaideuse qui avait ramené son voile sur son visage, se croisa avec un gendarme bleu, apportant un large pli du Ministère.

Son Excellence le général Pankratief faisait appeler sa haute noblesse pour lui tracer la ligne qu'il aurait à tenir dans le procès criminel intenté à Vera Sassoulitch, la nihiliste accusée de tentative d'assassinat sur la personne du général Trépof.

En rentrant chez elle, Nadiégo remarqua sur plusieurs points des affiches qu'entouraient des groupes de curieux, et que les agents de police enlevaient aussitôt qu'ils les apercevaient; c'était bien peine inutile : à peine arrachés, les placards reparaissaient sur les maisons voisines.

Evidemment les munitions devaient s'épuiser vite à ce jeu, la Sibérienne retourna à son hôtel. Fedora allait en sortir, elle lui fit renoncer à ses courses projetées, en lui racontant ce qui se passait, et lui donna divers modèles de proclamations à commander à la nouvelle imprimerie clandestine, qui commençait à fonctionner ce jour-là.

Ce n'était que de l'argent à dépenser, et la comtesse, qui jamais n'avait su compter, se chargea avec empressement d'une commission qui, à ses propres yeux, lui donnait une véritable importance dans la conspiration.

Le soir, cinquante paquets, déposés aux points indiqués, étaient enlevés à la barbe des chefs de quartiers, et le lendemain tout le monde parlait des affiches incendiaires affichées pendant la nuit, jusque dans les églises et collées même sur la guérite du factionnaire montant la garde à la porte du palais d'hiver.

Le grand maître de police, le chef des gendarmes, Artamof, Pankratief, la 3<sup>e</sup> section tout entière en perdaient la tête. Dans les cabarets on ne parlait plus que de Vera.

Le général Drentheln fit doubler les postes des surveillants et leur adjoignit deux « sotnias » de cosaques; puis, pour s'assurer que ses ordres étaient exécutés, il sortit en traîneau, parcourut la ville dans tous les sens, et se fit conduire au palais pour y rendre compte des mesures efficaces qu'il avait prises.

Quand il en sortit, un valet de pied lui remit un pli apporté, dit-il, du ministère de l'Intérieur. Le général, tout souriant, causait alors avec son collègue Pankratief, qui le félicitait; il devint blême.

L'enveloppe renfermait avec trois ou quatre papiers imprimés, une lettre ainsi conçue :

« Le comité central remercie Son Excellence d'avoir bien voulu parcourir toutes les rues avec un placard collé derrière son traîneau, et lui envoie pour suppléer à la stupidité de ses espions, qui n'ont rien su découvrir, copie de la lettre-circulaire, que ce matin chacun des juges et des jurés devant lesquels comparaitra notre glorieuse Vera, a reçue des mains des facteurs de la poste impériale. Le comité engage vivement Son Excellence à modérer son zèle, et à faire son profit de la phrase suivante :

« Drentheln, souviens-toi de Trépof, il n'a été que blessé, tu seras tué. »

« Pour le comité central :

« Nubius, l'invisible. Vindex, l'introuvable.

« L'insaisissable. »

— C'est le comble de l'insolence, s'écria l'invalidé exaspéré, il faut que cela ait un terme.

— Je ferai un exemple terrible, grondait le général en revêtant sa pelisse, moi qui assurais à Sa Majesté que tout était fini; et, se jetant dans son traîneau, après avoir lacéré l'insultante affiche, il se rendit à son hôtel, où il fit appeler le colonel Artamof.

Celui-ci accourut aussitôt.

— Les coupables sont-ils pris? s'écria le général hors de lui.

— Quelques arrestations ont été faites, Excellence.

— Par qui?

— Par les gendarmes et par la police.

— Combien?

— Une dizaine.

— Des meneurs qui affichaient?

— Des paysans qui lisaient.

— Imbécile! fit Drentheln furieux.

Le colonel pâlit, mais ne répliqua pas.

— Oui, continua le général en comprenant qu'il était allé trop loin, ce sont tous des imbéciles, ils ne savent rien voir, pas même l'affiche qu'ils m'ont laissé promener après moi, elle était visible cependant.

— Excellence, personne n'a osé...

— M'empêcher d'être ridicule, n'est-il pas vrai, interrompit le général, voilà une timidité bien placée, et il haussa les épaules.

— Plus de 200 affiches ou placards ont été lacérés, Excellence, mais quel moyen employer, il n'y en a pas seulement sur les murs, ces hardis coquins les attachent par derrière, aux vêtements des promeneurs, en lancent dans les lieux publics, dans les cabarets, en affichent à l'intérieur du ministère, et ce n'est que le commencement. Voici un placard qui m'est arrivé dans mon courrier. Il est intitulé programme de la journée de demain vendredi :

« Demain, entre 8 et 9 heures du matin, sur les places de l'Amirauté, du Sénat et du Palais, il sera fait une distribution d'affiches à toutes les personnes qui désireront connaître la vérité sur le prétendu attentat de Vera Sassoulitch, à cette notice sera joint un portrait de l'héroïne, dépôt préalable en sera fait par voie d'affiche pendant la nuit sur les murs du Ministère de l'Intérieur.

Signé, LE COMITÉ CENTRAL.

Le général réfléchit un moment, puis prenant tout-à-coup son parti :

— C'est bien, dit-il, qu'on laisse ce programme sur tous les murs, le comité sera obligé de remplir sa promesse, c'est là que je l'attends. Il faut que le peuple sache que cet insolent comité promet ce qu'il ne peut pas tenir.

Retirez tous les postes, ceux surtout de la rue du Ministère, que tout le monde voie les gendarmes et les agents s'éloigner, mais que par derrière ils remplissent les maisons de la rue, que chaque porte, chaque fenêtre soit une embuscade, qu'au premier coup de sifflet la rue soit barrée, sans qu'il soit possible aux coupables de s'échapper. Quant aux places désignées, qu'elles soient occupées militairement demain, à la pointe du jour, vous comprenez.

— Je comprends, Votre Excellence.

— Très bien, allez et exécutez mes ordres, il ne faut pas qu'un seul de ces insolents nous échappe.

## CHAPITRE VI

### L'ACQUITTEMENT.

Il n'y avait par une heure que cette conversation avait eu lieu, quand un gendarme arriva à l'hôtel du quai Anglais, porteur d'une lettre pour sa haute naissance, Fedora Mickailovna; la comtesse lui en donna un reçu, et il partit avec la conscience d'un devoir parfaitement rempli.

Cinq minutes après, Nadiégo se faisait conduire en traîneau au Gastionï dvor, ou grand bazar de la Perspective de Newsky, montait au premier étage sous prétexte d'examiner des fourrures, et achetait n'importe quoi à un jeune commis, qu'elle chargeait expressément de lui apporter la marchandise choisie.

A tout cela il n'y avait rien que de fort naturel, ce qui pouvait le paraître moins était qu'au lieu de prendre le chemin le plus court, pour faire la commission, le commis en descendant avec une rapidité témoignant de son zèle, sortait par une galerie latérale, appela un isvoschik, qui le conduisait au grand trot à la porte d'une de ces singulières maisons nouvellement bâties derrière le bazar et affectant la forme de ce que l'on appelle en France une cité ouvrière, dans lesquelles on logent les étudiants et les étudiantes pauvres, les nihilistes en particulier, pour y mener la vie à bon marché, chacun ayant sa chambre ou cellule particulière, mais tous mangeant à une table commune et se chauffant au même feu.

Ce n'était sans doute pas la première fois que le commis venait dans cette caserne, car sans demander personne il traversa la cour intérieure, prit le second escalier à gauche, grimpa au troisième étage et frappa à la cellule n° 28.

Malgré l'exiguïté du local, deux ou trois étudiants s'y trouvaient réunis, buvant du thé et fumant dans de longues pipes cet exécrable tabac américain auquel son odeur a fait donner le nom de feuille de chou.

Par une exception remarquable, dans l'angle de cette misérable chambre, enfumée et presque sans meubles, brûlait un petit poêle de fonte sur lequel était posé le sommar et qu'entouraient des débris de papier brûlé.

— Ah ! c'est toi, Frédor, fit le propriétaire de la chambre en achevant de pulvériser avec sa botte un des fragments brûlés, quoi de nouveau ?

— Un billet de.....

— Donne, interrompit brusquement l'étudiant à la cicatrice, et perds la mauvaise habitude de nommer les personnes, voici la troisième fois que je te reprends.

Le commis baissa la tête, il savait que nulle part, moins que chez les partisans de l'égalité et de la fraternité, les chefs ne souffrent la contradiction.

— Je m'y attendais, fit l'étudiant après avoir lu le billet qu'il brûla aussitôt à la flamme de son poêle, tu peux te retirer, il n'y a pas de réponse.

Frédor s'inclina et partit ; le chef demeura un instant silencieux, aspirant lentement la fumée qu'il renvoyait vers le plafond.

Pendant quelques minutes on n'entendit d'autre bruit que le chant de la bouilloire ; lui méditait toujours, regardant les blanches couronnes qui montaient en s'élargissant.

Tout-à-coup il se leva et dit :

— Le grand maître de police est un idiot.

— Un idiot véritablement, répondirent les deux aides de camp.

Nil Antonovitch se promena un instant, puis il ajouta :

— Vos hommes sont-ils ici ?

— Dans la salle commune, autour du poêle, à fumer et à jouer aux cartes.

— C'est bien : Ivan Iliitch, va leur dire de se répandre dans tous les quartiers, pour défendre de rien afficher jusqu'à nouvel ordre, et de ne pas pénétrer dans la rue des Ministères, je l'interdis formellement.

— Cependant, objecta l'étudiant interpellé, le comité central a fait placarder un programme dans lequel...

— Fais ce que j'ordonne, interrompit Antonovitch, moi seul suis responsable vis-à-vis le comité.

Ivan sortit.

— Toi, Badriakof, procure-moi un touloup de moujik et une hotte.

— Costume neuf ?

— Non, ou contraire.

— Dans une heure tu l'auras.

La soirée se passa sans autre incident.

Le Ministère de l'Intérieur, où se trouvent les bureaux du grand maître de police, occupe à lui seul un immense palais dont la façade principale se trouve dans la rue Sadovaia, non loin de là, sur le quai de la Fontanka ; le général Drentheln avait son hôtel particulier, reconnaissable aux deux guérites rayées de noir, de jaune et de blanc, devant lesquelles montent la garde, nuit et jour, deux gendarmes bleus.

La nuit était venue froide, mais claire, car la lune brillait dans un ciel sans nuages ; quelques traîneaux ramenant leurs maîtres du club ou du théâtre, sillonnaient seuls la surface glacée de la Sadovaia déserte, onze heures venaient de sonner, et, à demi engourdis par le froid, les dvorniki de garde, de trois en trois maisons, dormaient sur la neige, enveloppés de leurs pelisses de peaux de mouton.

Les quais de la Fontanka, emprisonnés sous la glace, semblaient plus abandonnés encore, aucune lumière ne brillait aux fenêtres, à doubles vitres, et si loin que se prolongeait la vue, entre les deux lignes des becs de gaz, à la lueur bleueâtre, ne se détachait sur la neige aucune ombre de passant attardé.

Assurément un rôdeur nocturne longeant la rivière à cette heure se serait cru parfaitement à l'abri de l'œil de la police, et cependant, jamais il n'avait été plus ouvert.

D'heure en heure, à chaque fenêtre, se relevaient des sentinelles, silencieuses et attentives, guettant avec toute l'ardeur que donne la crainte du châtement joint à l'espoir d'une récompense, la proie dont la capture serait payée un rouble à chacun de ceux qui y contribueraient.

Artamof s'était montré généreux en promesses, prodigue en menaces ; gendarmes et policiers savaient qu'il ne manquerait pas à sa parole.

Assis dans le cabinet où son chef achevait d'écrire le rapport que le lendemain il présenterait à Sa Majesté, le colonel mordait sa moustache avec impatience et suivait de l'œil, sur la pendule de bronze, la marche trop lente de l'aiguille.

— Quelle heure ? demanda tout-à-coup Drentheln ?

— Onze heures 27 minutes, Votre Excellence.

— Ces coquins ne viendront donc pas ?

— Je le crains, Excellence.

— Ils se seront aperçus de quelque chose.

— Impossible, Excellence, tous mes hommes sont entrés par le péreoulouk, et ne peuvent pas avoir été vus.

— Ce ne sera qu'une fausse alerte pour nous fatiguer.

— Ce n'est que trop probable.

(A CONTINUER.)

## " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE,

Boite 1886, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel.